

PROFESSIONS LANGAGIÈRES ET INTELLIGENCE ARTIFICIELLE : GRAND REMPLACEMENT OU COMPLÉMENTARITÉ ÉTHIQUE ?

Language Professions and Artificial Intelligence: Great Replacement or
Ethical Complementarity?

Mary YAZBECK

*Centre de recherche en traductologie, en terminologie arabe et
en langues (CERTTAL), École de traducteurs et d'interprètes de
Beyrouth, Université Saint-Joseph de Beyrouth, Beyrouth, Liban*

Résumé

L'émergence de l'intelligence artificielle (IA) dans les professions de la traduction et de l'interprétation soulève une interrogation fondamentale : assiste-t-on à une disparition programmée de l'expertise humaine ou à une reconfiguration de ses formes dans le cadre d'une coopération renouvelée entre l'humain et la machine ? Cet article propose une lecture philosophique et technocritique de cette mutation en mobilisant les réflexions de Luciano Floridi, Hans Jonas et d'autres penseurs sur la responsabilité, l'éthique du numérique et la place de l'humain dans les systèmes technologiques appliqués aux professions langagières. Il défend l'idée d'une complémentarité féconde entre intelligence humaine et intelligence artificielle, fondée sur la revalorisation des compétences réflexives, éthiques et créatives. L'analyse s'appuie également sur l'expérience pédagogique de l'École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth (ETIB), qui a fait de la littératie technologique un axe central de son projet académique. À travers une progression structurée, les étudiants y sont formés à comprendre les technologies, à les interroger de manière critique et à coopérer avec elles de manière réfléchie, afin de devenir des acteurs responsables de la transition numérique des professions langagières.

Mots clés : Créativité – Éthique – Intelligence artificielle – Professions langagières – Traduction

Abstract

The emergence of artificial intelligence (AI) in the fields of translation and interpreting has sparked renewed debate about the future of language professions. Does the increasing integration of AI signal the gradual displacement of human expertise, or does it instead point to a reconfiguration of professional roles through new forms of human-machine cooperation? This article addresses this question through a philosophical and technocritical

perspective, drawing on the work of Luciano Floridi, Hans Jonas, and other thinkers concerned with responsibility, digital ethics, and the place of the human within technological systems. It argues that the development of AI does not entail the obsolescence of language professionals but rather calls for a renewed understanding of their role, grounded in reflexive, ethical, and creative competencies that remain irreducibly human. The discussion is further informed by the pedagogical experience of the School of Translators and Interpreters of Beirut (ETIB), where technological literacy has been integrated as a central component of the academic project. Through a structured learning pathway, students are trained to understand emerging technologies, critically assess their implications, and engage with them in a reflective manner. In doing so, they are prepared to act as discerning and responsible professionals capable of shaping the digital transformation of language professions rather than merely adapting to it.

Keywords : Artificial intelligence – Creativity – Ethics – Language professions – Translation

1. IMAGINER UN MONDE SANS TRADUCTEURS NI INTERPRÈTES

Les discours contemporains sur l'intelligence artificielle oscillent entre fascination technophile et inquiétude existentielle. Certains y voient la promesse d'une automatisation généralisée, porteuse de gains d'efficacité et d'accessibilité sans précédent (Bach, 2020) ou insistent sur l'effet « exceptionnellement productif » de l'IA, capable de transformer aussi bien les tâches cognitives courantes que les processus organisationnels complexes (Brynjolfsson, 2022). D'autres redoutent le spectre d'un « grand remplacement » des professions humaines par des systèmes intelligents, capables de simuler des tâches cognitives complexes et de remettre en cause les fondements mêmes du travail qualifié (Ferry, 2025 ; Floridi, 2024). Dans ce débat souvent polarisé, les professions langagières, en l'occurrence la traduction et l'interprétation, occupent une position singulière. À la croisée du savoir linguistique, de la médiation interculturelle et de l'expertise technologique, ces professions résistent difficilement aux logiques de standardisation algorithmique tout en étant paradoxalement de plus en plus marquées par les innovations technologiques.

Traduction et interprétation ne se réduisent ni à un simple transfert de code entre langues ni à un calcul probabiliste basé sur des occurrences textuelles. Elles mobilisent des compétences profondément humaines : intelligence discursive, sensibilité au contexte, responsabilité éthique, jugement interprétatif, créativité et intuition. Ces compétences s'exercent dans des situations souvent empreintes d'ambiguïté, d'implicite ou de charge émotionnelle, autant d'éléments que les systèmes d'intelligence artificielle peinent encore à saisir dans leur complexité. C'est pourquoi l'hypothèse d'un monde sans traducteurs ni interprètes, où l'IA assurerait seule la totalité des échanges linguistiques, relève davantage d'un fantasme technologique que d'une perspective réaliste. L'histoire de ces professions témoigne d'ailleurs de leur résilience et de leur capacité à se transformer, à intégrer les outils techniques – de la TAO aux moteurs de traduction neuronale – sans pour autant renier l'essence de leur savoir-faire. Cette plasticité professionnelle constitue un atout majeur à l'heure où l'automatisation s'impose comme une dynamique transversale, affectant l'ensemble des champs du savoir et du travail.

Partant de ce constat, il devient nécessaire de dépasser les visions dichotomiques opposant intelligence humaine et intelligence artificielle, pour envisager une voie intermédiaire : celle d'une complémentarité raisonnée et critique, reposant sur la reconnaissance des apports spécifiques de chaque forme d'intelligence. Cette approche, que nous qualifions de technocritique et d'intégrative, invite à repenser non seulement les pratiques professionnelles, mais aussi les modèles de formation, les cadres déontologiques et les dispositifs d'évaluation des compétences.

Cet article propose d'examiner la reconfiguration des professions langagières sous trois angles complémentaires. Nous commencerons par interroger les imaginaires qu'engendre l'irruption massive de l'intelligence artificielle dans les processus de médiation langagière, en nous attachant non seulement à ses effets visibles sur les pratiques professionnelles, mais aussi aux représentations qu'elle suscite, aux craintes qu'elle alimente et aux distinctions qu'elle impose entre action humaine et performance machinique. Nous interrogerons ensuite les limites intrinsèques des systèmes de traduction automatique, à la lumière de la philosophie de la technique. Enfin, nous défendrons la nécessité d'une posture pédagogique renouvelée, fondée sur la polycompétence, la réflexivité et la collaboration homme-machine, en nous appuyant sur l'expérience de formation menée à l'École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth (ETIB).

2. DE LA PEUR DU REMPLACEMENT À LA RECONNAISSANCE D'UNE AGENTIVITÉ SANS INTELLIGENCE

La montée fulgurante des technologies langagières (traduction automatique neuronale, reconnaissance automatique de la parole, modélisation sémantique vectorielle, génération de texte par modèles de langage, entre autres) nourrit un imaginaire collectif selon lequel la machine serait désormais en passe de remplacer le traducteur et l'interprète. Cette inquiétude s'inscrit dans une rhétorique plus vaste de l'automatisation, soutenue par la peur du déclassement professionnel et par l'idée que la technologie pourrait se substituer à l'humain en tant que sujet agissant. Pourtant, cette projection repose sur une illusion largement répandue : celle d'un équivalent fonctionnel entre performance algorithmique et intelligence humaine, alors même que l'efficacité computationnelle ne saurait être assimilée à la compréhension, pas plus que la production de texte ne peut se confondre avec l'acte interprétatif.

Luciano Floridi (2025) a montré que l'intelligence artificielle ne pense pas, ne comprend pas et ne veut rien : elle agit sans conscience. Il propose d'y voir une « agentivité sans intelligence », ou *Agency without Intelligence*, c'est-à-dire la capacité d'agir de manière autonome tout en demeurant dépourvue d'intentionnalité ou de rapport réflexif au monde. L'IA ne sait pas ce qu'elle fait ; elle calcule, anticipe et corrèle sans jamais comprendre. Les grands modèles de langage (Large Language Models – LLM), tels que GPT-4 et GPT-5 développés par OpenAI, Gemini de Google, Claude d'Anthropic ou encore LLaMA de Meta, incarnent cette dissociation radicale entre action et compréhension : leur autonomie n'est qu'apparente, confinée au cadre des objectifs programmés, sans qu'elle ne soit assortie d'une capacité de recul critique ni de l'exercice d'un jugement moral. Comme le rappellent Formosa, Hipólito et Montefiore dans leur article portant sur l'intelligence artificielle et la relation entre l'agentivité, l'autonomie et la patience morale (2025), les systèmes d'IA ne peuvent être considérés comme des sujets moraux parce qu'ils n'exercent aucune forme d'auto-limitation éthique.

Dans les professions langagières, cette distinction est essentielle. La traduction ne consiste ni à aligner des chaînes de caractères ni à substituer des signes à d'autres, mais à construire du sens à partir d'un contexte énonciatif et de référents culturels implicites. L'opération traduisante engage un sujet interprétant qui évolue dans un espace d'incertitude et de responsabilité, et qui, ce faisant, risque toujours une certaine lecture du monde. Cette prise de risque, indissociable d'un engagement moral, est précisément ce que la machine ne peut en aucun cas assumer jusqu'à présent. Le langage, rappelle Ricœur (2021, p. 19), n'est pas un simple médium, mais un lieu d'hospitalité, un espace où s'établit la rencontre entre soi et l'Autre. La traduction suppose une ouverture à l'altérité linguistique et culturelle que les systèmes automatisés, aussi avancés soient-ils, ne peuvent à ce jour ni véritablement intégrer ni expérimenter. Elle demeure ainsi une véritable « épreuve », selon le philosophe français, qui souligne la dimension psychophilosophique souvent négligée par les approches strictement techniques ou linguistiques de la traduction.

Ricœur voit d'ailleurs dans l'acte de traduire un double mouvement : d'une part, un travail de mémoire, par lequel le traducteur se rend au service du texte étranger tout en restant fidèle à sa propre langue ; d'autre part, un travail de deuil, car toute traduction implique un renoncement à l'idéal d'une parfaite adéquation. Et pourtant, c'est dans cette renonciation que naît ce qu'il appelle « le bonheur de traduire » : « Le bonheur de traduire est un gain lorsque, attaché à la perte de l'absolu langagier, il accepte l'écart entre l'adéquation et l'équivalence [...]. Le traducteur peut trouver son bonheur dans ce que j'aimerais appeler l'hospitalité langagière. » (Ricœur, 2021, p. 19) Autrement dit, l'humain accepte la part d'imperfection dans l'opération traduisante comme une richesse et non comme une faille, ce que les systèmes automatisés ne peuvent ni éprouver ni conceptualiser. Ce bonheur-là, enraciné dans la conscience du manque et la volonté de faire lien malgré tout, échappe fondamentalement à toute forme d'agentivité computationnelle. Ainsi, reconnaître l'agentivité sans intelligence des machines, ne consiste pas à céder à la peur du remplacement, mais à réaffirmer, en creux, la singularité de la traduction humaine qui repose sur un processus de réflexion dialogique par lequel l'opération traduisante devient un vecteur d'éthique et de sens.

Loin d'être un simple outil neutre, la technologie transforme notre rapport au monde. Gilbert Simondon, dans *Du mode d'existence des objets techniques* (2024) dont la première édition remonte à 1958, insistait déjà sur le fait que la technique ne prolonge pas passivement l'humain : à travers ses schèmes opératoires, elle reconfigure la manière dont l'homme agit et perçoit son environnement. Il ne s'agit pas, pour lui, de projeter la conscience humaine dans la machine, mais de repenser les conditions mêmes de l'invention technique comme interaction dynamique entre pensée et opération. Une telle conception conduit à reconnaître que l'automatisation modifie la nature

même de la responsabilité en déplaçant les frontières de l'action sans pour autant abolir la nécessité du jugement humain :

[...] l'homme conserve certains traits de technicité définis en particulier par la nécessité d'un apprentissage. La machine sert alors essentiellement de relais, d'amplificateur de mouvements, mais c'est encore l'homme qui conserve en lui le centre de cet individu technique complexe qu'est la réalité constituée par l'homme et la machine. On pourrait dire que, dans ce cas, l'homme est porteur de machine, la machine restant porteuse d'outils ; cette relation est donc partiellement comparable à celle de la machine-outil, si l'on entend par machine-outil celle qui ne comporte pas d'auto-régulation. C'est encore l'homme qui est au centre du milieu associé dans cette relation ; la machine-outil est celle qui n'a pas de régulation intérieure autonome, et qui nécessite un homme pour la faire fonctionner. L'homme intervient ici comme être vivant ; il utilise son propre sens de l'auto-régulation pour opérer celle de la machine, sans même que cette nécessité soit consciemment formulée. (p. 79)

Dans cette perspective simondonienne, la traduction automatisée n'abolit pas le traducteur, elle redéfinit sa tâche. L'enjeu n'est alors pas la substitution, mais la médiation entre deux types d'agents : la machine opérant sans compréhension et l'humain capable de sens et de réflexion.

Cette lecture est renforcée par la perspective téléologique défendue par Noller (2024), pour qui l'IA doit être comprise comme une extension éenactiviste¹ de l'agentivité humaine, et non comme un agent indépendant :

AI performance as such is always heteronomously interested and motivated: it requires a teleological initiation that it receives from outside, that is, from autonomous human beings. The normative problem of AI, therefore, arises not so much from the way it functions but from the fact that it may not be properly integrated into our lifeworld, and that it confronts us as a technological object in terms of an "alterity relation" or "background relation," cementing a subject-object divide, and even promoting our dependence on technologically privileged experts and institutions. From an ethical perspective, a transition from an "oppositional approach," according to which AI represents a potential danger to us, to a "systemic approach," according to which AI is viewed as "a set of technologies that are embedded in a system of human agents, other artificial agents, laws, nonintelligent infrastructures, and social norms", is therefore necessary².

1. L'éenactivisme est une approche philosophique et cognitive selon laquelle la connaissance et la perception ne sont pas de simples représentations du monde dans l'esprit, mais le résultat d'une interaction dynamique entre un organisme et son environnement. (Renault, 2020).

2. « L'intelligence artificielle se caractérise par une forme structurelle d'hétéronomie : ses performances ne sont jamais auto-fondées, mais dépendent d'une impulsion

Il n'en demeure pas moins que la question fondamentale ne réside pas dans une éventuelle autonomie de l'intelligence artificielle, mais dans l'orientation humaine qui structure et encadre son fonctionnement. L'intelligence artificielle ne possède pas de finalité propre ; c'est l'humain qui, par son intention et son jugement, lui imprime une orientation éthique. Cette capacité d'orientation constitue la spécificité de l'action humaine : le traducteur interprète, choisit et assume les conséquences de ses décisions, tandis que l'IA exécute sans conscience ni responsabilité. L'éthique de la traduction, dans ce contexte, repose sur la capacité de discernement, non sur la vitesse d'exécution. Paul Formosa *et al.* (2025, p. 25) rappellent que la moralité implique une reconnaissance de la norme et de l'Autre ; elle s'enracine dans un processus de délibération interprétative, au cours duquel le traducteur examine les différentes possibilités de sens avant d'opérer un choix éclairé :

The first [condition] is the capacity for rational deliberation. Rationality is seen as necessary for moral agency as it contributes towards, along with autonomy, grounding an agent's capacity to freely reason and deliberate.³

C'est pourquoi, dans le monde professionnel, les traducteurs insistent sur le contrôle et l'autonomie dans l'usage des outils d'IA. Une enquête réalisée aux États-Unis (Jiménez-Crespo, 2025) montre que les professionnels accordent une importance particulière à la maîtrise des outils technologiques, tout en veillant à préserver leur autonomie dans l'analyse des données. Loin d'être passifs, les professionnels langagiers s'approprient les outils technologiques selon des principes de transparence, de responsabilité et de confiance, refusant de déléguer le sens à la machine : ils demandent à pouvoir activer ou désactiver ces outils selon leur propre jugement, à être impliqués dans leur développement, et à garder l'humain dans la boucle, en particulier lorsqu'il s'agit d'interpréter, de contextualiser et d'assumer la responsabilité du sens.

téléologique externe, fournie par des sujets humains autonomes. Le véritable enjeu normatif de l'IA ne réside donc pas tant dans son mode de fonctionnement que dans le risque d'une intégration inadéquate dans notre monde vécu. Lorsqu'elle est appréhendée comme un simple objet technologique, selon une relation d'altérité ou de fond, elle tend à renforcer une séparation rigide entre sujet et objet, tout en consolidant des formes de dépendance à l'égard d'expertises et d'institutions disposant d'un privilège technologique. Dans ce cadre, une reconfiguration éthique s'impose : il s'agit de dépasser une approche oppositionnelle, qui perçoit l'IA avant tout comme une menace, au profit d'une approche systémique, dans laquelle l'IA est comprise comme un ensemble de technologies intégrées à un réseau complexe d'agents humains et artificiels, de dispositifs juridiques, d'infrastructures non intelligentes et de normes sociales. » (*Traduction personnelle*).

3. « La première [condition] réside dans la capacité de délibération rationnelle. La rationalité y apparaît comme un fondement indispensable de l'agentivité morale, dans la mesure où, associée à l'autonomie, elle rend possible l'exercice d'un raisonnement et d'une délibération libres de la part de l'agent. » (*Traduction personnelle*).

Cette exigence de contrôle rejoint la réflexion de Floridi (2017, p. 393) sur l'infraéthique⁴ suivant laquelle l'IA doit être intégrée dans un environnement éthiquement structuré où la responsabilité reste humaine et où la moralité ne saurait dépendre exclusivement de la vertu individuelle : elle suppose également des dispositifs collectifs de coordination, de délibération et de contrôle permettant d'orienter l'action et d'en évaluer les effets: "Even a society of angels would still need an infraethics to coordinate its good deeds, set common goals, evaluate success [...]"⁵.

Jan Kapusta (2025) propose dans le même esprit une épistémologie symbiotique, ou *Symbiotic Epistemology*⁶, incarnée par le protocole « SynLang », qui vise à calibrer la confiance et à garantir la transparence cognitive dans la collaboration homme-machine. Kapusta (2025, p. 21) mentionne que l'objectif n'est pas de simuler une symbiose fictive, mais de structurer une coopération lucide, où la machine demeure un instrument d'infra-intelligence, puissante dans ses capacités descriptives, mais incapable de prendre en charge les dimensions intentionnelles et normatives du langage :

The key insight underlying symbiotic epistemology is that the future of AI should not be understood as a replacement of human intelligence but as the emergence of new forms of collective intelligence that leverage the complementary strengths of human consciousness and artificial processing. Humans contribute contextual understanding, value integration, creative synthesis, and meaning-making capabilities, while AI systems provide pattern recognition, largescale analysis, consistency maintenance, and

4. L'infraéthique consiste en un ensemble de conditions informationnelles permettant d'encadrer moralement l'usage des technologies. (Floridi, 2017).

5. « Même une société composée exclusivement d'êtres moralement parfaits ne pourrait se passer d'une infraéthique, nécessaire pour organiser l'action collective, fixer des finalités partagées et apprécier l'efficacité des actions entreprises [...]. » (*Traduction personnelle*).

6. Jan Kapusta définit l'épistémologie symbiotique de la sorte : "Symbiotic epistemology offers an answer grounded in existentialist philosophy: the human role as meaning-maker and value-definer. Following Sartre's insight that "existence precedes essence", humans remain uniquely positioned to define purposes, establish values, and determine which outcomes are worth pursuing. While AI systems may excel at processing information and identifying patterns, they lack what Arendt called the *vita activa*, the distinctively human capacity for action that creates new realities through collective endeavor."

« L'épistémologie symbiotique s'inscrit dans un héritage existentialiste qui reconnaît à l'être humain un rôle irréductible de producteur de sens et de garant des valeurs. Fidèle à l'idée de Jean-Paul Sartre selon laquelle l'existence précède l'essence, elle affirme que les finalités, les hiérarchies axiologiques et la valeur des résultats poursuivis relèvent d'une responsabilité proprement humaine. Les systèmes d'intelligence artificielle peuvent, certes, traiter des volumes massifs d'informations et dégager des régularités complexes, mais ils demeurent étrangers à la *vita activa* au sens arendtien : cette puissance d'agir qui, par l'engagement collectif, ouvre des horizons inédits et institue de nouvelles formes de réalité. » (*Traduction personnelle*).

computational precision. The collaboration between these different types of cognitive systems can produce emergent understanding that exceeds what either could achieve independently⁷.

Cette approche symbiotique et critique de l'IA semble bien s'inscrire dans une logique de complémentarité raisonnée. Le *Rapport sur le développement humain 2025* du PNUD met d'ailleurs en lumière que l'impact de l'intelligence artificielle n'est pas déterminé par la technologie elle-même, mais par les choix humains qui orientent sa conception et son déploiement. Autrement dit, l'IA ne doit pas être envisagée comme une force inéluctable, mais comme un espace de décision et de responsabilité collective, qui repose sur des principes tels que la justice cognitive, la participation active et la souveraineté interprétative, suivant lesquels les professionnels langagiers sont capables d'interpréter un texte, un discours ou une situation en exerçant leur jugement propre, plutôt qu'en appliquant mécaniquement une règle ou une procédure. À cet égard, le rapport souligne que "As AI moves from a niche technology to a cornerstone of people's lives across multiple domains, its potential to advance human development has to be seized. That depends on more than algorithms; it depends on our choices."⁸ (PNUD, 2025, p. 11), rappelant ainsi que les technologies ne sont pas intrinsèquement orientées vers des finalités humaines en l'absence de la réflexion des acteurs sociaux.

Cette perspective a des implications directes sur le champ académique, en particulier dans la formation des traducteurs et des interprètes à l'ère de l'IA. Il ne s'agit pas de considérer les outils d'IA comme de simples substituts au savoir-faire humain, mais plutôt comme des catalyseurs de réflexion, de créativité et de technocritique. En effet, le rapport du PNUD (2025, p. 42) oppose la machine à la richesse de l'intelligence humaine en observant que :

No AI on the horizon will possess humans' capacity to diversely, curiously, continuously and actively explore the physical world and share the information gleaned with others through finely tuned social networks that produce emergent human intelligence. Rather than awaiting such an AI, we can instead rely on existing technology

7. « Au cœur de l'épistémologie symbiotique se trouve l'idée que l'avenir de l'intelligence artificielle ne réside pas dans la substitution de l'intelligence humaine, mais dans l'avènement de formes renouvelées d'intelligence collective, fondées sur la complémentarité entre conscience humaine et traitement artificiel. L'humain y apporte la compréhension du contexte, l'intégration des valeurs, la synthèse créative et la capacité de produire du sens, tandis que l'IA se distingue par la reconnaissance de régularités, l'analyse à grande échelle, la stabilité des traitements et la rigueur computationnelle. De leur articulation peut naître une compréhension émergente, irréductible aux performances de chacun de ces systèmes pris isolément. » (*Traduction personnelle*).

8. « À mesure que l'intelligence artificielle cesse d'être une technologie de niche pour devenir un pilier de la vie des individus dans de multiples domaines, il devient essentiel d'en mobiliser tout le potentiel au service du développement humain. Mais cet avenir ne repose pas uniquement sur les algorithmes ; il dépend avant tout de nos choix. » (*Traduction personnelle*).

to augment individual humans in their pursuits—leveraging the existing, multibillion-member human superintelligence we already have and depend on⁹.

Cette affirmation met en exergue la singularité de l'intelligence humaine qui se construit dans l'interaction sociale et l'expérience incarnée, demeurant ainsi irréductible à des algorithmes isolés.

Par ailleurs, le rapport du PNUD associe cette vision à une conception élargie du développement humain, dans laquelle la liberté et l'agentivité ne sont pas seulement des objectifs, mais les moyens mêmes de l'émancipation. Lorsque l'IA restreint les choix disponibles ou réduit la capacité des individus à agir, elle s'oppose directement au développement humain. En revanche, lorsque l'IA assure "a broader swath of more informed choices, it can amplify our freedom and agency."¹⁰ (PNUD, 2025, p. 47). Cette association conceptuelle appelle à une formation qui ne se contente pas de transmettre des compétences techniques, mais qui renforce la capacité critique, décisionnelle et éthique des traducteurs et interprètes afin qu'ils puissent justifier leurs choix professionnels dans un paysage technologique en constante mutation.

C'est dans ce contexte que se dessine un nouveau paradigme : celui du professionnel langagier augmenté, qui instrumentalise la machine sans s'y aliéner. Dans le cadre de la réflexion de Hans Jonas (2024), le progrès technologique requiert un surcroît de responsabilité : plus la technique gagne en puissance, plus l'éthique de son usage devient indispensable. Jonas (2024, p. 13) constate qu'il existe à présent une dissociation entre notre savoir-faire et notre savoir-penser, et il en déduit qu'il est urgent de proposer une éthique correspondante à notre civilisation technologique, car les morales traditionnelles ne suffisent plus : « Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme d'être une malédiction pour lui. »

À travers cette image, Jonas évoque une humanité désormais affranchie de toute limitation technique, dont la puissance d'action bien alimentée par la science et accélérée par les logiques économiques, ne connaît plus de frein naturel. Loin d'en faire un motif de célébration, il y voit un risque existentiel : sans cadre éthique renouvelé, ce pouvoir illimité peut se retourner contre

9. « Aucune intelligence artificielle actuellement en développement ne possède la capacité humaine d'explorer le monde physique de manière diversifiée, curieuse, continue et active, ni de partager les connaissances ainsi acquises au sein de réseaux sociaux affinis qui produisent une intelligence humaine émergente. Plutôt que d'attendre l'émergence hypothétique d'une telle IA, nous pouvons dès à présent nous appuyer sur les technologies existantes pour augmenter les individus dans leurs parcours, en mobilisant la super-intelligence humaine de plusieurs milliards de membres sur laquelle nous nous reposons déjà au quotidien. » (*Traduction personnelle*).

10. L'IA, « en élargissant l'éventail des choix éclairés à notre disposition, peut renforcer notre liberté d'action et notre capacité d'agir. » (*Traduction personnelle*).

l'homme lui-même. D'où l'appel à une éthique fondée sur la maîtrise volontaire de l'action, librement consentie par des sujets conscients des conséquences de leurs actes. Il s'agit, selon Jonas, de concevoir une éthique prospective capable d'assumer la responsabilité anticipatrice que nécessite une action dont les effets touchent les générations futures. Ainsi serait-il légitime d'affirmer que plus la technique libère l'agir, plus elle exige de l'humain un surcroît de sagesse.

L'enjeu n'est pas tant la disparition du traducteur ou de l'interprète que la reconfiguration de son rôle dans une écologie du sens où l'humain demeure le garant de la valeur et de l'intelligibilité du discours. Le véritable risque réside moins dans la technologie elle-même que dans la délégation non critique du jugement aux systèmes automatisés.

Pour conjurer ce risque, il s'avère indispensable de promouvoir une culture critique de la technologie : comprendre la machine pour mieux l'orienter et en maîtriser les outils pour mieux préserver la dimension humaine du langage. L'IA, loin d'être une menace, peut alors devenir un levier d'intelligence partagée, à condition que l'humain reste au centre du triangle sens-valeur-responsabilité. C'est dans cette redéfinition du rapport entre calcul et jugement, que se joue l'avenir des professions langagières. Pour autant, si la réflexion philosophique permet de dissiper l'illusion d'une intelligence autonome et morale des machines, il importe également d'en mesurer les implications concrètes dans les pratiques professionnelles langagières. L'absence d'intelligence véritable – combinant jugement, responsabilité et compréhension contextuelle – soulève des questions essentielles quant à l'usage des technologies dans la production du sens, la pratique de la traduction révélant les limites linguistiques, cognitives et culturelles des systèmes automatiques.

3. LES LIMITES COGNITIVES DES SYSTÈMES DE TRAITEMENT AUTOMATIQUE DU LANGAGE

Force est de dire que les systèmes de traitement automatique du langage, qu'il s'agisse des moteurs de traduction automatique neuronale ou des grands modèles de langage intégrés aux applications d'IA générative, atteignent aujourd'hui des niveaux de performance qui donnent parfois l'impression d'une compréhension authentique du sens. Cette apparente maîtrise du langage conduit certains discours technologiques à suggérer que ces systèmes seraient capables d'accomplir des tâches traditionnellement associées à l'activité cognitive humaine. Pourtant, une analyse plus attentive de leur fonctionnement révèle l'existence de limites cognitives structurelles. Derrière la fluidité des productions générées se déploient en réalité des mécanismes de traitement fondés sur des corrélations statistiques et des régularités textuelles, qui diffèrent profondément des processus d'interprétation, de contextualisation et d'intentionnalité propres à la compréhension humaine.

Le cas de la traduction automatique neuronale (TAN) illustre de manière exemplaire ces limites. Malgré leurs performances impressionnantes, ces systèmes demeurent ainsi contraints par leur architecture même. Loin d'assurer une compréhension sémantique profonde, ils fonctionnent essentiellement par prédiction statistique et appariement de segments, sans être en mesure de saisir la logique argumentative ni la dynamique discursive des textes. Autrement dit, ces systèmes génèrent des énoncés sans avoir une intention de signifier.

Cette limite n'est pas propre aux seuls systèmes de traduction automatique neuronale, mais caractérise plus largement le fonctionnement des grands modèles de langage. Comme le souligne Poibeau (2025, p. 88), l'impression de maîtrise du sens commun que peuvent donner ces systèmes repose en réalité sur des mécanismes essentiellement statistiques :

[...] this apparent mastery of common sense is in fact largely statistical in nature. LLMs internalize cooccurrence patterns and conditional probabilities across massive corpora of text, allowing them to produce answers that seem consistent with everyday knowledge. Their 'knowledge' is not grounded in an embodied experience of the world but extracted from textual regularities—a point that differentiates them starkly from human cognitive agents... This means that LLMs often achieve high performance not because they truly 'understand' the tasks but because they have already seen similar or even identical examples during training¹¹.

Cette distinction met en évidence la véritable nature de ces systèmes : ils excellent dans la reproduction probabiliste de formes linguistiques, sans pour autant relever d'un processus interprétatif comparable à celui qui caractérise la compréhension humaine. C'est précisément dans cet écart que se situe la spécificité du travail du traducteur, dont la tâche ne consiste pas seulement à produire des équivalences lexicales, mais à interpréter le texte source afin d'en reconfigurer la cohérence discursive dans une autre langue. Une telle démarche implique nécessairement des choix stratégiques orientés par la fonction du texte traduit.

D'un point de vue traductologique, cette incapacité est particulièrement manifeste dans les cas de la traduction littéraire, humoristique, juridique ou diplomatique, où la portée du texte dépasse son sens littéral. Comme

11. « [...] cette apparente maîtrise du sens commun est de nature statistique. Les grands modèles de langage internalisent des schémas de cooccurrence et des probabilités conditionnelles à partir d'immenses corpus textuels, ce qui leur permet de produire des réponses qui semblent cohérentes avec les connaissances ordinaires. Toutefois, ce « savoir » ne repose pas sur une expérience incarnée du monde, mais sur l'exploitation de régularités textuelles, distinguant ainsi radicalement ces modèles de langage des agents cognitifs humains. Dans ce contexte, leurs performances élevées tiennent moins à une compréhension effective des tâches qu'au fait qu'ils ont déjà rencontré, lors de leur entraînement, des exemples similaires, voire identiques. » (*Traduction personnelle*).

le rappelle Christiane Nord (2005, p. 32), traduire requiert l'adoption d'une stratégie, la définition d'une fonction du texte cible et la négociation d'un équilibre entre fidélité et adaptation :

Translation is the production of a functional target text maintaining a relationship with a given source text that is specified according to the intended or demanded function of the target text (translation skopos). Translation allows a communicative act to take place which because of existing linguistic and cultural barriers would not have been possible without it¹².

Or, une telle conception fonctionnelle de la traduction repose sur la prise en compte de la situation de communication, du destinataire et de la finalité pragmatique du texte. Les systèmes contemporains de traitement automatique du langage ignorent, en revanche, ces paramètres essentiels : ils n'intègrent ni la situation de communication, ni le destinataire, ni l'acte de parole, ni la finalité pragmatique. Ils sont donc structurellement incapables de choisir, d'arbitrer ou de prendre position ; autant d'actions fondamentales dans l'opération traduisante.

Sur le plan cognitif, la traduction implique un travail approfondi de réflexion, mobilisant la mémoire de travail, la capacité d'adaptation, les représentations conceptuelles, la réflexion métalinguistique ainsi que la créativité. Selon Kiraly (2015), la compétence de traduction ne consiste pas en un ensemble de règles applicables, mais en un processus dynamique de résolution de problèmes, qui engage le traducteur dans une posture d'interprétation active et contextualisée. Cette approche, fondée sur l'épistémologie de l'action située, entre en conflit avec l'automatisation de la tâche qui réduit l'acte de traduire à une série de correspondances présumées équivalentes. Kiraly propose d'ailleurs un modèle fractal et évolutif de la compétence, dans lequel les différentes sous-compétences se développent de manière interconnectée à travers l'interaction entre le traducteur, les tâches à accomplir, les ressources mobilisées et les contextes sociaux :

Each sub-competence appears near the lower (novice) level of the emergent competence system as a separate dynamic vortex that suggests constant evolution, ever-increasing complexity, and the recursive nature of learning¹³. (p. 27)

12. « La traduction peut être définie comme la production d'un texte cible fonctionnel entretenant un rapport déterminé avec un texte source donné, en fonction de la finalité attendue ou exigée du texte cible (*skopos*). Elle permet la réalisation d'un acte de communication qui, en raison des barrières linguistiques et culturelles existantes, n'aurait pas pu avoir lieu sans ce processus de médiation. » (*Traduction personnelle*).

13. « Chaque sous-compétence émerge d'abord comme un vortex dynamique distinct, situé aux niveaux inférieurs du système de compétence en construction. Chacun de ces vortex illustre la nature évolutive, complexe et récursive de l'apprentissage, soulignant le caractère non linéaire du développement de l'expertise. » (*Traduction personnelle*).

Cependant, cette différenciation initiale n'est que transitoire. À mesure que l'expérience s'accumule et que la réflexion s'approfondit, ces éléments distincts s'intègrent progressivement au sein d'une compétence globale de plus en plus unifiée : "[...] the separate sub-competences will have merged into a highly integrated and largely intuitive super-competence."¹⁴ (p. 29). Cette dynamique d'intégration illustre ainsi la maturation de la compétence de la traduction dans une logique d'intégration systémique des différentes sous-compétences. Un tel processus, reposant sur l'expérience et la réflexion du traducteur humain, demeure absent des différents systèmes de traitement automatique du langage.

Les limites de la traduction automatique neuronale ou des grands modèles de langage intégrés aux applications d'IA générative apparaissent d'autant plus nettement que les productions générées doivent faire l'objet d'un contrôle qualitatif approfondi. Post-éditer une traduction automatique demande non seulement des compétences linguistiques fines, mais aussi un sens aigu du détail, du ton, des implicites et des connotations. Cette opération est souvent plus exigeante cognitivement qu'une traduction humaine directe, comme le montrent plusieurs études empiriques récentes (Toral & Way, 2018 ; Daems *et al.*, 2024). L'idée selon laquelle l'IA allégerait la charge du traducteur doit donc être nuancée : elle la déplace et la transforme, parfois en l'intensifiant.

Par ailleurs, les usages non critiques des différents systèmes de traitement automatique du langage, tendent à accentuer un effet d'uniformisation discursive en produisant des textes standardisés, plats et souvent appauvris sur les plans stylistique, culturel et affectif. Cette uniformisation devient particulièrement problématique dans les contextes où la diversité linguistique et culturelle constitue une valeur à défendre, car elle engage des questions de justice cognitive et de souveraineté culturelle, notamment dans les pays plurilingues où les langues coexistent dans des rapports de force historiques et politiques. Dans ce contexte, l'uniformisation peut être comprise comme un symptôme d'une gestion instrumentale des différences culturelles. Cette lecture rejoint l'analyse formulée par Spivak (2009) dans *Outside in the Teaching Machine*, où elle met en cause un multiculturalisme institutionnalisé qui prétend reconnaître l'altérité, tout en la dissolvant dans les cadres dominants qui en neutralisent la portée. La différence culturelle devient ainsi facilement consommable, car elle est rendue aisément transférable d'une langue à l'autre, souvent au prix de ce qui fait la singularité des textes : leurs rythmes, leurs rhétoriques, leurs imaginaires et les mémoires culturelles qu'ils véhiculent. Spivak rappelle que la traduction devrait relever d'une exigence éthique et herméneutique, puisqu'elle est "the most intimate act of reading" (« l'expérience de lecture la plus profonde ») (Spivak, 2009, p. 201) : elle consiste à prêter une attention soutenue à la voix de l'Autre et à la singularité de son expression, plutôt qu'à en atténuer les particularités pour l'adapter

14. « [...] une super-compétence hautement intégrée, sera mobilisée de manière largement intuitive par le traducteur professionnel dans sa pratique. » (*Traduction personnelle*).

aux normes dominantes de lisibilité. Or, cette intimité est menacée lorsque la traduction s'aligne sur des régularités statistiques. Spivak (2009, p. 203) explicite d'ailleurs le risque politique de cette neutralisation lorsqu'elle avertit que :

In the act of wholesale translation into English there can be a betrayal of the democratic ideal into the law of the strongest. This happens when all the literature of the Third World gets translated into a sort of with-it translatese, so that the literature by a woman in Palestine begins to resemble, in the feel of its prose, something by a man in Taiwan¹⁵.

Cette remarque met en lumière la dynamique du *translatese*, une forme de traduction aseptisée, marquée par un style artificiel et par l'effacement de l'ancrage culturel propre au texte source. Il s'agit d'un phénomène qui tend à aplatir les différences rhétoriques et affectives, jusqu'à produire une uniformité de style dans l'expression d'expériences pourtant situées, genrées et historiquement distinctes. Transposée au contexte actuel, la critique formulée par Spivak permet de comprendre comment certains systèmes d'IA générative peuvent reproduire un multiculturalisme superficiel, dans lequel la diversité est mise en avant tout en étant neutralisée, la pluralité des voix étant progressivement réduite pour répondre à des standards dominants de lisibilité. Ces constats obligent dès lors à reconfigurer le rôle du traducteur et de l'interprète à l'ère de l'IA. Leur fonction se déplace alors vers une responsabilité accrue, à la fois critique, créative et stratégique, consistant à réintroduire de l'altérité là où les automatisations tendent à homogénéiser, et à faire de la médiation linguistique un espace de vigilance éthique au service de la pluralité.

4. ÉTHIQUE DE LA RESPONSABILITÉ ET TRANSFORMATION DES COMPÉTENCES

Les limites cognitives de la traduction automatique neuronale et des grands modèles de langage intégrés aux applications d'IA générative, telles qu'elles ont été mises en évidence, ne se résument pas à des insuffisances techniques appelées à être corrigées par les progrès technologiques. Elles renvoient à des interrogations plus fondamentales sur la nature même de l'opération traduisante dans un environnement algorithmique, ainsi que sur les compétences à renforcer pour que les professionnels langagiers puissent exercer un rôle actif, critique et créatif au sein d'un écosystème technologique en transformation permanente.

15. « Lorsqu'une œuvre est intégralement traduite en anglais, il peut y avoir trahison de l'idéal démocratique au profit de la loi du plus fort. Cela se produit lorsque toute la littérature du tiers-monde est transformée en une sorte de langue traduite aseptisée et à la mode, au point qu'un texte écrit par une femme en Palestine finit par ressembler, dans le style de sa prose, à celui d'un homme à Taiwan. » (*Traduction personnelle*).

L'éthique de la responsabilité formulée par Hans Jonas (2024) offre alors un cadre conceptuel particulièrement pertinent. Jonas part du constat que la technique moderne a profondément modifié la portée de l'action humaine : celle-ci ne se limite plus à des interactions immédiates et localisées, mais produit des effets différés, globaux et potentiellement irréversibles sur la nature, la société et les générations futures. Par conséquent, les cadres éthiques traditionnels, conçus pour évaluer des actes immédiats, s'avèrent insuffisants à l'ère des technologies avancées, dont les conséquences sont souvent étendues, différées et difficilement prévisibles. Comme l'a montré Jonas, la puissance inédite de la technique impose ainsi de repenser l'éthique comme une responsabilité orientée vers l'avenir et attentive aux effets à long terme de l'action humaine. C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'il formule l'« impératif de responsabilité », selon lequel il convient d'« agir de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. » (Jonas, 2024, p. 30).

Appliqué aux technologies langagières contemporaines, cet impératif invite à interroger les conséquences culturelles, sociales, politiques et cognitives de leur adoption massive, souvent opérée sans pleine conscience de leurs effets à long terme. Dans le domaine de la traduction, ces transformations soulèvent des enjeux éthiques majeurs, parmi lesquels la standardisation du discours déjà évoquée, l'érosion de la diversité linguistique et la reconfiguration du rôle du traducteur. Dans ce contexte, l'intervention critique des professionnels du langage devient essentielle. Il leur appartient de contextualiser les textes, de résister aux dynamiques d'uniformisation et de réintroduire une responsabilité humaine là où les processus d'automatisation tendent à en masquer les effets. Dans ce contexte, l'éthique ne constitue pas un frein à l'innovation, mais la condition de sa légitimité : elle régule le pouvoir d'agir des concepteurs, des institutions et des usagers, tout en rappelant que toute avancée technologique engage une responsabilité durable à l'égard de l'humain, de la pluralité des cultures et des générations à venir.

Ce cadre éthique invite aussi à ne pas considérer l'intégration de l'intelligence artificielle dans les professions langagières comme une évolution naturelle ou neutre, mais comme un choix générateur d'effets, de responsabilités et de tensions. Le traducteur et l'interprète d'aujourd'hui ne peuvent plus se contenter d'utiliser des outils automatisés comme des extensions purement fonctionnelles. Ils sont appelés à les interroger dans leurs logiques internes et à questionner les bases de données qui les alimentent, les biais qu'ils reproduisent et les logiques de pouvoir qu'ils perpétuent.

Dans les travaux d'Abeba Birhane (2021), les modèles de langage et, plus spécifiquement les systèmes algorithmiques d'apprentissage automatique, sont appréhendés comme des produits de mondes sociaux inégaux dont ils héritent les hiérarchies, les exclusions et les rapports de pouvoir. Birhane montre que ces systèmes perpétuent le mal en prolongeant leurs effets délétères, notamment lorsque leurs usages consistent à classer,

à prédire ou à normaliser des comportements sociaux, soulignant que les plus vulnérables paient le plus lourd tribut. Ces biais ne constituent pas des anomalies correctibles a posteriori, mais trouvent leur “ deep roots in [...] historical inequalities, and asymmetrical power hierarchies ”¹⁶ (Birhane, 2021, p. 6) issues d’un héritage injuste qui imprègne les pratiques de collecte, de catégorisation et de modélisation des données.

Force est d’affirmer que la critique de Birhane vise directement l’illusion selon laquelle des solutions techniques isolées suffiraient à corriger l’injustice algorithmique, rappelant que la correction algorithmique des biais dissimule souvent, sous des apparences techniques, l’ampleur réelle d’un problème enraciné dans des structures sociales inégalitaires. En naturalisant ces choix sous couvert d’objectivité computationnelle, les modèles de langage participent à une forme de multiculturalisme algorithmique superficiel, où la diversité linguistique et culturelle est reconnue en surface mais neutralisée dans ses aspérités, ses mémoires et ses résistances. Face à ce constat, Birhane et Cummins (2019) plaident pour l’adoption d’une éthique relationnelle attentive aux asymétries de pouvoir qui président à la conception et au déploiement des technologies. Une telle perspective rejoint plus largement l’exigence d’une éthique de la responsabilité, au sens où l’usage et la conception des technologies ne peuvent être dissociés des effets qu’elles produisent sur les individus, les cultures et les formes de savoir. Les modèles de langage ne peuvent plus alors être appréhendés comme de simples instruments techniques ; ils doivent être compris comme des dispositifs socio-techniques qui contribuent à structurer les conditions de production du savoir et à orienter ce qui devient socialement visible, pensable et légitime.

Dans ce contexte, la posture du professionnel langagier ne peut plus être envisagée comme passive ou strictement technicienne. Elle suppose au contraire le développement d’une compétence technocritique, fondée sur une responsabilité éthique d’une part et sur une conscience aiguë des dynamiques systémiques qui sous-tendent la production et l’usage des technologies langagières d’autre part. Floridi (2023) évoque à ce sujet la notion de « responsabilité distribuée », pour désigner l’obligation collective de garantir un usage éthique des systèmes intelligents. Dans le domaine de la traduction, cette responsabilité se décline selon trois dimensions indissociables : d’abord, la vigilance face à l’uniformisation algorithmique des discours, qui tend à appauvrir les particularités linguistiques au profit d’une normativité calculée ; ensuite, la revalorisation de l’expertise humaine dans l’évaluation, la post-édition et la régulation du sens afin de préserver la cohérence discursive et la pertinence culturelle des textes ; enfin, la nécessité de former des professionnels capables de comprendre les rouages

16. Ces biais trouvent « leur ancrage profond dans [...] les inégalités structurelles héritées de l’histoire et dans des hiérarchies de pouvoir asymétriques. » (*Traduction personnelle*).

techniques, les limites structurelles et les externalités culturelles des outils qu'ils utilisent.

Ce tournant éthique implique une redéfinition des référentiels de compétence au sein des programmes de formation. La maîtrise des langues et des techniques de traduction ne suffit plus. Il s'agit désormais d'apprendre à travailler avec les systèmes d'intelligence artificielle dans une posture de discernement critique, où la valeur du professionnel langagier réside dans sa capacité à orienter, à encadrer et à évaluer l'usage des technologies, mais aussi à anticiper les effets à long terme des innovations technologiques et à en assumer les conséquences éthiques. C'est alors que l'intelligence artificielle peut devenir un levier de transformation positive, à condition d'être inscrite dans une compétence humaine renouvelée, réflexive et responsable, capable de guider l'usage des technologies au service du sens, de la justice linguistique et de l'intégrité du discours.

Dans ce cadre, la créativité dans le domaine de la traduction apparaît elle-même comme une responsabilité éthique : elle consiste à exercer un jugement éclairé dans la sélection, l'adaptation et l'interprétation des possibilités offertes par la langue et par les technologies. Ainsi l'automatisation ne marque-t-elle pas la fin de la créativité, mais son déplacement. En prenant en charge certaines tâches répétitives comme la reconnaissance terminologique, l'alignement segmentaire et la suggestion de reformulations, les technologies libèrent un espace cognitif que le traducteur peut réinvestir dans des gestes à haute valeur ajoutée tels que l'adaptation interculturelle, la reformulation stylistique, la veille stratégique ou le dialogue avec le client. Comme le rappellent Pym et Hao (2024, p. 153), "The core translation skills are the ability to generate alternative renditions and the ability to select one of them, quickly and with ethical confidence. [...] The more alternatives, the more creative the selection process."¹⁷ Les auteurs insistent également sur l'importance d'une formation en traduction humaine, même dans un environnement saturé de technologies. Pour eux, "[...] in order to post-edit machine translation output, you logically have to know how to translate without machine translation."¹⁸ (Pym & Hao, 2024, p. 42) parce qu'il est impossible de corriger efficacement ce que l'on ne sait pas produire soi-même. C'est pour cette raison que "fully human translating is what students really need, even when they work with the technologies."¹⁹ (*ibid*, p. 42). Il ne s'agit donc pas de choisir entre technologie et humanité, mais de former des traducteurs capables de conjuguer les deux

17. « Les compétences fondamentales en traduction résident dans la capacité à produire plusieurs reformulations possibles d'un énoncé, puis à en sélectionner une, avec rapidité et assurance éthique. [...] Plus les options de traduction sont nombreuses, plus le processus de sélection mobilise la créativité. » (*Traduction personnelle*).

18. « La capacité à post-éditer une traduction automatique suppose, de manière logique, une maîtrise préalable de la traduction humaine. » (*Traduction personnelle*).

19. « Ce dont les étudiants ont véritablement besoin, c'est de maîtriser la traduction dans sa pleine dimension humaine, y compris lorsqu'ils recourent aux technologies. » (*Traduction personnelle*).

avec discernement notamment face au risque d'atrophie des compétences : "If translators are simply asked to approve automated translations, then their translation skills will similarly waste away [...] The values of the past will no longer be attainable because we will have forgotten the skills."²⁰ (Pym & Hao, 2024, p. 164).

Toutefois, l'éthique de la responsabilité, telle que formulée par Jonas (2024) et prolongée par les penseurs contemporains de l'éthique numérique, ne se contente pas d'imposer des garde-fous face aux dérives technologiques. Elle appelle à une refondation des compétences et à une revalorisation du rôle du professionnel dans un écosystème complexe, instable et algorithmisé. Or, cette refondation trouve un socle solide dans ce qui constitue depuis toujours la singularité des professions langagières : leur polycompétence.

Il va sans dire que la profession de traduction ne peut plus être pensée indépendamment de son insertion dans des chaînes de production globalisées, où les tâches sont fragmentées mais où l'expertise humaine demeure indispensable à la cohérence finale des textes. La polycompétence apparaît ainsi comme une condition *sine qua non* de l'exercice professionnel. Loin d'être une exigence récente imposée par la révolution numérique, elle constitue depuis longtemps l'un des fondements de la formation en traduction, historiquement construite sur l'articulation entre spécialisation disciplinaire et transversalité professionnelle. À l'ère de l'intelligence artificielle, cette pluralité de compétences devient un élément constitutif de l'identité professionnelle : elle offre à la fois un rempart contre l'uniformisation algorithmique et un moyen d'appropriation critique des transformations technologiques.

La valeur du traducteur ne réside plus uniquement dans l'exécution d'une tâche, mais dans sa capacité à superviser, à interpréter et à contextualiser des propositions multiples, qu'elles soient humaines ou automatisées. Comme le soulignent Ladmiral et Mériaud (2005, p. 34), la technicité n'acquiert sa véritable portée que lorsqu'elle s'inscrit dans un « faisceau de compétences » où l'intelligence discursive et pragmatique demeure décisive. Aujourd'hui, ce faisceau s'élargit pour inclure des compétences émergentes, telles que la collaboration en environnements numériques, l'accompagnement des clients dans l'usage raisonné de la traduction automatique ou encore la conception de contenus multilingues adaptés à des écosystèmes technologiques hybrides. La polycompétence prolonge ainsi l'éthique de la responsabilité en lui donnant une traduction concrète dans les pratiques et les dispositifs de formation, en tant que capacité d'intégration indispensable pour préserver la qualité et la créativité dans les chaînes de production langagières contemporaines.

20. « Si les traducteurs se contentent d'approuver des traductions générées automatiquement, leurs compétences linguistiques finiront, elles aussi, par s'atrophier. [...] Les valeurs du passé deviendront alors inaccessibles, car nous aurons oublié les savoir-faire qui les rendaient possibles. » (*Traduction personnelle*).

Dans cette optique d'élargissement des compétences, Daniel Gouadec (2009, p. 62-63) propose une vision systémique et exigeante de la profession, qui dépasse largement le seul acte de traduction pour embrasser l'ensemble des tâches associées au traitement professionnel du sens :

« Le *nouveau traducteur* doit être capable d'assumer toutes les fonctions répertoriées et décrites ci-dessus et d'être tout uniment documentaliste, chercheur, technicien, terminologue, phraséologue, traducteur 'proprement dit', adaptateur, relecteur, réviseur, gestionnaire de la qualité, post-éditeur, éditeur, infographiste et maquettiste au besoin, rédacteur toujours, concepteur de sites, intégrateur de pages Web, opérateur spécialisé dans le traitement des fichiers, rédacteur de macro-commandes pour optimiser le matériau à traiter ou son poste de travail ou ses procédures, ergonomiste dans les tests de qualification des produits intégrant de la traduction, technicien en informatique dans la gestion de ses matériels et logiciels, technicien vidéo si le support du matériau l'exige, sous-titreur, surtitreur, localisateur, linguiste (ce qui ne va pas de soi), un tantinet ethnologue (car la communication ne passe vraiment que si l'on connaît les cultures confrontées par la traduction), planificateur et chef de projets, multiutilisateur d'aides informatiques diverses, responsable qualité, bon gestionnaire...

Lorsqu'il est tout cela en même temps, et à condition qu'il soit tout cela en même temps, les nouveaux marchés de la communication multilingue multimédia s'ouvrent à lui. »

La formation ne peut plus alors se limiter à transmettre un corpus figé de savoirs. Elle doit devenir un laboratoire d'agilité professionnelle, où sont formés des profils capables de se mouvoir dans des espaces interstitiels, de bâtir des ponts entre disciplines, et de faire de la complexité une ressource, non un obstacle. C'est dans cette plasticité et dans cette aptitude à évoluer entre les pôles technique, éthique, créatif et interculturel, que réside l'avenir des professions langagières.

5. LE CAS DE L'ETIB : FORMER À UNE COMPLÉMENTARITÉ ÉTHIQUE

Pour être pertinente, la réflexion sur la polycompétence doit se traduire dans des pratiques pédagogiques concrètes. À cet égard, l'expérience de l'École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth (ETIB) constitue un exemple de mise en œuvre cohérente et anticipatrice d'une formation aux professions langagières pensée dans le contexte des mutations technologiques contemporaines.

Consciente des bouleversements induits par les systèmes de traitement automatique du langage, l'ETIB n'a pas choisi la voie du rejet, ni celle d'une intégration technophile aveugle. Elle a, au contraire, opté pour une stratégie de complémentarité éthique, fondée sur une compréhension fine des dynamiques numériques, un renforcement du rôle critique des professionnels et une articulation progressive des compétences à acquérir.

Cette stratégie repose sur un modèle de formation graduelle visant à développer les différentes formes de littératie technologique et informationnelle nécessaires au traducteur contemporain. Dès le cycle de Licence, les étudiants sont initiés à une alphabétisation technologique de base. Celle-ci ne se réduit pas à l'apprentissage instrumental de logiciels, mais relève d'une approche réflexive de la littératie numérique. Elle inclut la compréhension des formats de fichiers, des architectures de données et des principes d'organisation de l'information qui conditionnent le traitement, l'échange et la réutilisation des contenus.

Les étudiants sont également sensibilisés aux pratiques de gestion documentaire, à la structuration des corpus et aux logiques d'indexation et de traçabilité qui sous-tendent les environnements professionnels de traduction. Cette formation initiale aborde par ailleurs les premiers enjeux liés à l'interopérabilité des systèmes, à la circulation sécurisée des données et aux conditions techniques qui permettent l'intégration d'outils multiples dans les chaînes de production langagières.

L'objectif de cette approche est double. Il s'agit, d'une part, de permettre aux étudiants d'entrer de manière maîtrisée dans l'écosystème numérique de la profession, en leur donnant les repères nécessaires pour comprendre les outils qu'ils utilisent et les environnements dans lesquels ils évolueront. D'autre part, cette alphabétisation technologique vise à développer une conscience des logiques qui structurent la production automatisée du langage. En apprenant à identifier les principes techniques et informationnels qui organisent les systèmes numériques, les étudiants acquièrent les bases nécessaires pour exercer ultérieurement un jugement critique sur les technologies langagières, condition indispensable à une pratique professionnelle responsable à l'ère de l'intelligence artificielle.

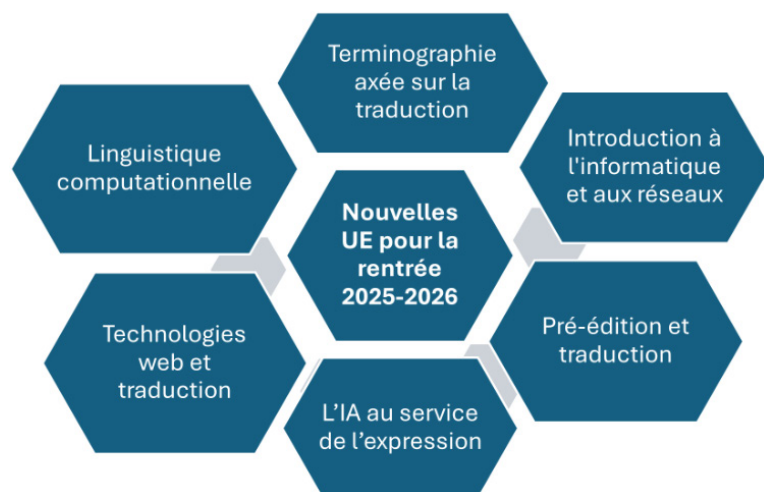


Figure 1 – Niveau 1 : UE au service de la littératie numérique (Licence)

Ce socle est ensuite consolidé au niveau de la première année de Master (Master 1) par le développement d'une littératie de l'intelligence artificielle qui dépasse la simple maîtrise technique. L'objectif n'est plus uniquement de savoir utiliser des outils, mais d'en comprendre les logiques profondes, d'interroger leurs limites et de dialoguer avec eux avec un esprit critique. Les étudiants sont amenés à explorer la manière dont fonctionnent les systèmes de traduction automatique neuronale, les moteurs de génération textuelle, les interfaces collaboratives intégrant l'IA et les correcteurs intelligents, tout en apprenant à évaluer leur pertinence contextuelle, à repérer les biais qu'ils véhiculent et à anticiper leurs effets sur les pratiques langagières.

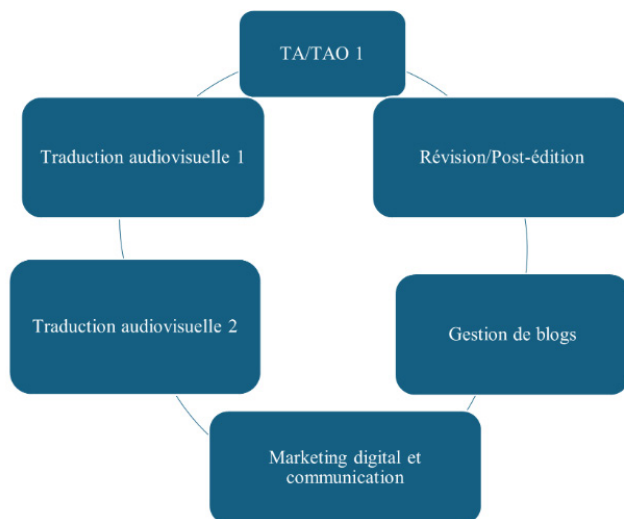


Figure 2 – Niveau 2 : UE au service de la littératie de l'IA (Master 1)

L'approche pédagogique mise en œuvre repose sur une posture technocritique qui rejoint les analyses de Neil Selwyn (2022), selon lesquelles il est urgent de réorienter les formations numériques vers une compréhension critique des infrastructures et idéologies qui les sous-tendent. Selwyn (2022, p. 623) rappelle que l'intelligence artificielle est trop souvent conçue à partir d'un modèle cognitif étroit, critiquant d'une manière implicite la vision réductionniste de l'intelligence : "a narrow information-processing model of mind that sees intelligence as something that is brain-based, disembodied, and therefore readily relocated to software and hardware"²¹ Or, souligne-t-il, cette vision fait abstraction d'une pluralité d'intelligences humaines irréductibles au traitement algorithmique : "[...] this discounts a wide range of human intelligences—such as embodied cognition, common-sense, emotions, and irrational thoughts

21. « Une conception étroite du fonctionnement de l'esprit, fondée sur le traitement de l'information, qui considère l'intelligence comme une faculté localisée dans le cerveau, désincarnée, et par conséquent aisément transférable vers des logiciels ou des dispositifs matériels. » (*Traduction personnelle*).

that are entwined with the complexities of people's social lives.”²² (Selwyn, 2022, p. 623).

La formation en traduction ne saurait alors se limiter à l'acquisition de savoir-faire techniques. Elle doit intégrer une éducation critique à la technoscience, capable de préserver la richesse du jugement humain face à l'automatisation croissante. Le traducteur de demain ne sera pas uniquement un opérateur de systèmes, mais un analyste des interactions homme-machine, capable de discerner les potentialités et les limites des technologies qui structurent son champ d'action. C'est dans cette tension féconde entre l'outil et l'esprit critique que s'ancre le projet pédagogique du Master, appelant les futurs professionnels à conjuguer compétence instrumentale, lucidité éthique et agilité cognitive.

Au niveau de la deuxième année de Master (Master 2), la formation atteint un troisième palier, plus avancé, que l'ETIB désigne comme une littératie algorithmique. Cette étape marque un déplacement décisif dans le rapport aux technologies langagières : il ne s'agit plus uniquement de comprendre les outils ou d'en évaluer les performances, mais de développer une capacité d'action et d'orientation sur leurs usages. Les étudiants sont ainsi formés à influencer les dispositifs algorithmiques à travers des compétences en conception de prompts complexes, en rédaction numérique, en localisation de sites web et de jeux vidéo, en post-édition créative et stratégique, ainsi qu'à une première approche des logiques algorithmiques qui structurent la génération automatisée du langage. L'enjeu n'est pas d'aligner la formation sur une technicisation accrue du métier, mais de préparer des professionnels capables de co-construire avec les machines, tout en maintenant une posture critique, responsable et pleinement humaine dans l'opération traduisante.

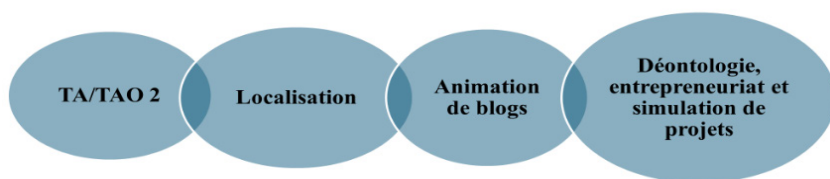


Figure 3 – Niveau 3 : UE au service de la littératie algorithmique

22. « [...] Une telle approche occulte toute une diversité d'intelligences humaines, telles que la cognition incarnée, le sens commun, les émotions ou encore les formes de pensée non rationnelles, indissociablement liées à la complexité des vies sociales humaines. » (*Traduction personnelle*).

Cette orientation s'inscrit dans le cadre des approches contemporaines de l'agentivité numérique (*digital agency*), qui soulignent que la maîtrise des technologies ne saurait se réduire à des compétences instrumentales. Comme le rappellent Passey *et al.* (2018, p. 430), la confiance numérique relève d'un ensemble complexe et transversal de capacités, impliquant non seulement l'usage des outils, mais aussi l'aptitude à mobiliser ses compétences de manière transférable et intentionnelle dans des contextes variés :

It is clear that digital confidence is complex and multifaceted. It is not just about having skills to use technology and software—it is also about having confidence to use skill and knowledge levels to navigate other digital domains in a 'transferable' manner, while doing so in an agentic way²³.

La littératie algorithmique développée en Master 2 répond à cette exigence, en dotant les étudiants d'une capacité à ajuster, à détourner et à réinterpréter les technologies en fonction de finalités professionnelles, éthiques et discursives. Cette approche se révèle d'autant plus nécessaire que plusieurs travaux récents soulignent l'existence d'un décalage persistant entre les compétences numériques acquises dans les formations universitaires et les exigences effectives des environnements professionnels. Bancroft *et al.* (2024, p. 9) observent ainsi que les étudiants peinent souvent à mobiliser leurs compétences numériques de manière pertinente dans des contextes disciplinaires spécifiques, ce qui conduit à s'interroger sur l'adéquation des dispositifs de formation. En intégrant explicitement une littératie algorithmique orientée vers l'action, la transférabilité et la responsabilité, l'ETIB entend combler cette lacune.

Ce modèle de formation progressive, fondé sur l'acquisition de littératies numérique, artificielle et algorithmique, n'a pas vocation à être figé. Il s'inscrit au contraire dans une dynamique évolutive, nourrie par une posture d'anticipation et d'adaptation continue aux mutations technologiques et professionnelles. Dans cette optique, la formation est envisagée comme un processus dialogique et itératif, ancré dans un écosystème actif de veille et de co-construction. Les contenus sont ajustés au fil des années grâce à une collaboration étroite entre les membres de l'équipe pédagogique, les étudiants, et un réseau de partenaires issus du monde professionnel, parmi lesquels figurent des organisations internationales, des agences de traduction, des entreprises technologiques spécialisées dans les industries de la langue, ainsi que des institutions universitaires partenaires.

23. « Il va sans dire que la confiance numérique est une notion complexe et multidimensionnelle. Elle ne se résume pas à la maîtrise des outils technologiques, mais implique aussi la capacité à mobiliser ses compétences et connaissances pour évoluer avec assurance dans d'autres environnements numériques, en adoptant une posture active et autonome. » (*Traduction personnelle*).

Cette logique partenariale assure une perméabilité constante entre l'univers académique et les réalités du terrain, consolidant la pertinence, l'actualité et la responsabilité des apprentissages.

L'ETIB propose aussi une réponse lucide aux défis contemporains de la profession. En plaçant la polycompétence éthique au cœur de son projet académique et éducatif, elle refuse une approche instrumentale ou naïve de l'intelligence artificielle. Elle fait le pari d'un humanisme technologique où le traducteur ne se contente pas de suivre les normes imposées par les algorithmes, mais les interroge ou les reformule lorsque cela est nécessaire. Résister aux effets de standardisation, contourner les logiques de conformité automatique, réintroduire du sens là où le système tend à aplanir : telles sont les capacités que l'ETIB entend développer chez ses diplômés.

Au-delà de l'enjeu pédagogique, ces compétences traduisent une transformation plus profonde des professions langagières dans un environnement technologique en constante recomposition. Le traducteur, autrefois centré sur la seule transposition interlinguistique, voit aujourd'hui son rôle s'élargir : il intervient comme post-éditeur, gestionnaire de corpus, utilisateur et intégrateur d'outils de TAO, tout en assumant des fonctions d'expert en qualité linguistique, de veilleur terminologique et d'interlocuteur face aux enjeux éthiques liés à l'intelligence artificielle. Sa position devient ainsi hybride, à l'interface de la technicité, de la stratégie et de l'interprétation du sens.

L'interprète, pour sa part, demeure irremplaçable dans les situations où la communication repose sur la coprésence, l'écoute empathique, l'interaction non verbale et l'adaptation immédiate au contexte. L'interprétation engage en effet une présence discursive et relationnelle qui dépasse la simple restitution d'un contenu et que les systèmes artificiels ne peuvent reproduire.

Une évolution comparable s'observe dans les métiers de la rédaction et de la terminologie. Le rédacteur professionnel tend à devenir concepteur de stratégies discursives multilingues et superviseur de contenus générés automatiquement, capable de dialoguer avec des outils de génération tout en conservant la maîtrise du ton, du style et de l'intention communicationnelle. Le terminologue, quant à lui, se profile de plus en plus comme analyste de données textuelles et architecte de référentiels conceptuels, chargé d'assurer la cohérence sémantique dans des environnements marqués par la production massive de contenus et par l'apprentissage automatique.

Dans l'ensemble de ces activités, la valeur de l'expertise humaine se manifeste précisément là où les systèmes d'IA atteignent leurs limites : dans la gestion des implicites, l'arbitrage interprétatif, la contextualisation culturelle, l'ajustement des registres et la négociation terminologique entre précision technique et intelligibilité. Ces activités mobilisent des capacités de discernement, d'analyse critique, de jugement éthique et de sensibilité interculturelle qui relèvent de ce que l'on peut qualifier de *compétences*

profondément humaines (deep human skills). Celles-ci ne se laissent pas réduire à des compétences cognitives de haut niveau, mais renvoient à une forme d'agentivité qualitativement distincte. C'est précisément ce que permet d'éclairer l'approche multidimensionnelle de l'agentivité artificielle proposée par Leonard Dung (2025) : si certaines dimensions de l'agentivité telles que la finalité instrumentale, la planification ou l'autonomie limitée, peuvent être partiellement implémentées dans des systèmes artificiels, la dimension la plus exigeante demeure l'intentionnalité qui implique la capacité d'agir pour des raisons, d'en assumer la responsabilité et d'exercer un jugement réflexif sur le sens et les conséquences de l'action.

Ce qui distingue fondamentalement l'agentivité humaine d'une simple exécution automatisée tient à la capacité de délibération. Agir, pour un sujet humain, ne signifie pas seulement produire une réponse appropriée à un stimulus ou optimiser une fonction, mais aussi inscrire son action dans une trame de sens. Dung (2025, p. 460) illustre cette idée en soulignant que :

Acting for reasons might specifically require the abilities to represent one's reasons as reasons, to reflect on them and to approve of or reject them as a result. If so, a significant degree of metacognition would be necessary for agency²⁴.

Cette exigence d'un retour réflexif sur ses propres motivations constitue un seuil décisif : elle marque l'écart entre l'optimisation computationnelle d'un système algorithmique et l'engagement subjectif d'un agent moral. C'est à cette condition que peut s'exercer une responsabilité éthique revendiquée comme partie prenante de l'acte. Cette analyse permet de comprendre pourquoi les compétences profondément humaines constituent le cœur irréductible des professions langagières à l'ère de l'IA.

La centralité de l'humain ne se définit plus par opposition à la technologie, mais par une complémentarité active et critique. Comme le montrent Lee *et al.* (2024), les professions intellectuelles ne sont pas remplacées par l'IA ; elles sont reconfigurées. Leur valeur se déplace de la simple production de contenus vers des compétences à forte valeur ajoutée, telles que la contextualisation, la transmission critique et l'éthique du sens. Le cadre conceptuel sur lequel ces auteurs reposent, le *Référentiel des compétences professionnelles à l'ère de l'IA* ("AI Workforce Framework") (p. 434-435), met en évidence à la fois les compétences humaines clés à développer, la transformation des métiers augmentés et la nécessité d'une gouvernance responsable de l'innovation.

24. « Agir pour des raisons suppose, de manière spécifique, la capacité de représenter ses propres raisons en tant que telles, d'y réfléchir et de les approuver ou de les rejeter en conséquence. Si tel est le cas, un degré significatif de métacognition serait nécessaire pour qu'il y ait véritable agentivité. » (*Traduction personnelle*).

Ainsi comprise, l'intelligence artificielle suscite de nouvelles formes de leadership professionnel, une redéfinition des compétences transversales et une réflexion collective sur la responsabilité, la justice cognitive, la transparence algorithmique et l'inclusion linguistique. Elle fonde les bases d'un nouveau contrat social des professions langagières, orienté vers une coévolution consciente entre les finalités humaines et les potentialités technologiques dans un monde en mutation.

6. POUR UNE CIVILISATION DE LA COMPLÉMENTARITÉ

Face aux mutations profondes induites par l'intelligence artificielle, les professions langagières ne sont pas simplement confrontées à un impératif de survie, mais aussi à une reconfiguration de leur identité. L'irruption de l'IA ne pose pas tant la question de l'obsolescence des traducteurs et interprètes que celle, plus fondamentale, du modèle de civilisation que nous choisissons d'embrasser. Car au-delà de l'opposition caricaturale entre « grand remplacement » et inertie conservatrice, se dessine un enjeu plus profond : la place que nous souhaitons accorder à l'intelligence humaine et à la responsabilité éthique dans des environnements de plus en plus médiatisés par des systèmes algorithmiques.

À la lumière des cadres philosophiques mobilisés, l'IA apparaît, comme une agentivité sans compréhension, puissante dans ses capacités opératoires mais structurellement dépourvue d'intentionnalité, de jugement moral et de rapport réflexif au monde. Cette limite n'est pas un déficit provisoire appelé à disparaître, mais une différence de nature. Elle souligne la nécessité de préserver et de revaloriser le rôle des professionnels langagiers comme garants du sens, médiateurs culturels et acteurs responsables de la communication humaine.

Dans ce contexte, la complémentarité entre intelligence humaine et intelligence artificielle ne peut être ni naïve ni instrumentale. Elle suppose une technocritique active, une capacité à comprendre les logiques algorithmiques sans s'y soumettre, et une vigilance constante face aux dynamiques d'uniformisation, de standardisation et de reproduction des asymétries de pouvoir. L'éthique de la responsabilité invite à penser l'intégration de l'IA comme un espace de décision collective, où l'humain demeure comptable des finalités poursuivies et des conséquences produites.

C'est dans ce cadre que la notion de polycompétence prend tout son sens. L'avenir des professions langagières ne réside pas dans une hyperspécialisation étroite, mais dans la capacité à articuler des savoirs linguistiques, technologiques, éthiques, créatifs et interculturels. En pariant sur cette complémentarité, les professions langagières s'érigent en gardiennes de l'altérité. Elles contribuent à fonder une véritable civilisation de la complémentarité : une civilisation qui ne mesure pas le progrès à la seule performance des systèmes, mais à la qualité des relations qu'ils

rendent possibles ; une civilisation qui reconnaît que la puissance du calcul ne remplace ni la profondeur de l'interprétation, ni la responsabilité morale, ni la capacité humaine à produire du sens partagé. Dans un monde où les technologies s'accélèrent, le véritable enjeu n'est pas de savoir si l'IA peut traduire, mais de décider ce que nous voulons continuer à traduire du monde, de l'Autre et de nous-mêmes.

RÉFÉRENCES

- Bach, J. (2020). *When artificial intelligence becomes general enough to understand itself: Commentary on Pei Wang's paper "On defining artificial intelligence"*. *Journal of Artificial General Intelligence*, 11(2), 15-18.
- Bancroft, R., Challen, R., & Pearce, R. (2024). Searching for a shared understanding of digital confidence in a tertiary context: a scoping review. *Journal of Learning Development in Higher Education*, (30). <https://doi.org/10.47408/jldhe.vi30.1061>
- Birhane, A. (2021). Algorithmic injustice: A relational ethics approach. *Patterns*, 2(2), Article 100205. <https://doi.org/10.1016/j.patter.2021.100205>
- Birhane, A., & Cummins, F. (2019). *Algorithmic injustices: Towards a relational ethics*. arXiv. <https://doi.org/10.48550/arXiv.1912.07376>
- Brynjolfsson, E. (2022). *The Turing Trap: The promise and peril of human-like artificial intelligence*. *Daedalus*, 151(2), 272-287. https://doi.org/10.1162/daed_a_01915
- Daems, J., Ruffo, P., & Macken, L. (2024). Impact of translation workflows with and without MT on textual characteristics in literary translation. In *Proceedings of the First Workshop on Creative-Text Translation Technology (CTT)* (p. 63-70). Sheffield, UK.
- Dung, L. (2025). *Understanding artificial agency*. *The Philosophical Quarterly*, 75(2), 450–472. <https://doi.org/10.1093/pq/pqae010>
- Ferry, L. (2025). *IA : Grand remplacement ou complémentarité ?* Éditions de l'Observatoire.
- Floridi, L. (2017). Infraethics: On the conditions of possibility of morality. *Philosophy & Technology*, 30(4), 391-394. <https://doi.org/10.1007/s13347-017-0291-1>
- Floridi, L. (2023). AI as agency without intelligence: On ChatGPT, large language models, and other generative models. *Philosophy & Technology*, 36(15). <https://doi.org/10.1007/s13347-023-00621-y>
- Floridi, L. (2025). *AI as agency without intelligence: On artificial intelligence as a new form of artificial agency and the multiple realisability of agency thesis*. *Philosophy & Technology*, 38, Article 30. <https://doi.org/10.1007/s13347-025-00858-9>
- Formosa, P., Hipólito, I., & Montefiore, T. (2025). Artificial intelligence (AI) and the relationship between agency, autonomy, and moral patiency. *arXiv*. <https://arxiv.org/abs/2504.08853>
- Gouadec, D. (2009). *Profession : traducteur*. La Maison du Dictionnaire.
- Jiménez-Crespo, M. A. (2025). Human-centered AI and the future of translation: Survey study of professional translators. *Information*, 16(5), 387. <https://doi.org/10.3390/info16050387>
- Jonas, H. (2024). *Le principe responsabilité : Une éthique pour la civilisation technologique* (J. Greisch, Trad.). Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1979)
- Kapusta, J. (2025). SynLang and symbiotic epistemology: A manifesto for conscious human-AI collaboration. *arXiv*. <https://arxiv.org/abs/2507.21067>

- Kiraly, D. C. (2015). *Occasioning translator competence: Moving beyond social constructivism toward a postmodern alternative to instructionism*. *Translation and Interpreting Studies*, 10(1), 8-32. <https://doi.org/10.1075/tis.10.1.02kir>
- Ladmiral, J.-R. & Mériaud, M. (2005). *Former des traducteurs : pour qui ? pour quoi ?*, *Meta*, 50(1), 28-35. <https://doi.org/10.7202/010654ar>
- Lee, J., Lee, M. & Samanta, A. (2024). Redefining careers in the age of artificial intelligence. *Issues in Information Systems*. 25. 428-438. https://doi.org/10.48009/3_iis_2024_132
- Noller, J. (2024). Extended human agency: Towards a teleological account of human-machine interrelation. *Humanities & Social Sciences Communications*, 11(1), Article 81. https://www.researchgate.net/publication/384637875_Extended_human_agency_towards_a_teleological_account_of_AI
- Nord, C. (2005). *Text analysis in translation: Theory, methodology, and didactic application of a model for translation-oriented text analysis* (2nd ed.). Rodopi.
- Passey, D., Shonfeld, M., Appleby, L., Judge, M., Saito, T. and Smits, A. (2018) 'Digital agency: empowering equity in and through education', *Technology Knowledge and Learning*, 23(3), p. 425-439. <https://doi.org/10.1007/s10758-018-9384-x>.
- Poibeau, T. (2025). *Understanding Conversational AI: Philosophy, Ethics and Social Impact of Large Language Models*. Ubiquity Press. <https://doi.org/10.5334/bde.e>.
- Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD). (2025). *Human development report 2025: A matter of choice – People and possibilities in the age of AI*. <https://hdr.undp.org/system/files/documents/global-report-document/hdr2025reporten.pdf>
- Pym, A., & Hao, Y. (2024). *How to Augment Language Skills*. Taylor & Francis. <https://bookshelf.vitalsource.com/books/9781040088784>
- Renault, L. (2020). L'approche éactive et la place de l'altérité : Un dialogue entre Varela et Buber. *Journal of French and Francophone Philosophy – Revue de la philosophie française et de langue française*, 28(1), 143-166.
- Ricœur, P. (2021). *Sur la traduction*. Les Belles Lettres.
- Selwyn, N. (2022). The future of AI and education: Some cautionary notes. *European Journal of Education*, 57, 620-631. <https://doi.org/10.1111/ejed.12532>
- Simondon, G. (2024). *Du mode d'existence des objets techniques*. Flammarion.
- Spivak, G. C. (2009). *Outside in the teaching machine*. Routledge.
- Toral, A., & Way, A. (2018). What level of Quality Can Neural Machine Translation Attain on Literary Text? In J. Moorkens et al. (Éds.), *Translation quality assessment: From principles to practice* (p. 263-287). Springer.